

Maria Valtorta

**l'E**VANGILE  
TEL QU'IL M'A ETE  
REVELE

extraits

La prière du Notre Père.  
(troisième tome - chapitre 203 )

La femme adultère et l'hypocrisie de ses accusateurs. Divers enseignements.  
(septième tome - chapitre 494 )

Réflexions sur la Passion de Jésus et de Marie, et sur la com-passion de Jean.  
(dixième tome - chapitre 613 - *texte inédit*)

Tous droits réservés  
© 2017 Fondazione Maria Valtorta Cev onlus

## La prière du Notre Père. (troisième tome - chapitre 203)

Le 28 juin 1945.

Jésus sort avec ses disciples d'une maison proche des murs. Je crois que c'est toujours dans le quartier de Bézéta car, pour sortir des murs, on doit encore passer devant la maison de Joseph, qui se trouve près de la Porte que j'ai entendu nommer Porte d'Hérode. La ville est à moitié déserte en cette paisible soirée au clair de lune. Je me rends compte que la Pâque a été consommée dans l'une des maisons de Lazare, qui n'est pourtant pas la maison du Cénacle. Celle-ci est à l'opposé. L'une est au nord, l'autre au sud de Jérusalem.

Sur le seuil de la maison, Jésus, avec son aimable courtoisie, prend congé de Jean d'En-Dor qu'il laisse pour protéger les femmes et qu'il remercie pour cette garde. Il embrasse Marziam, venu lui aussi sur le seuil, puis s'éloigne par la Porte dite d'Hérode.

«Où allons-nous, Seigneur?»

– Venez avec moi. Je vous emmène couronner la Pâque par une perle rare et désirée. C'est pour cela que j'ai voulu rester avec vous seuls. Mes apôtres! Merci, mes amis, de votre grand amour pour moi. Si vous pouviez voir comme il me console, vous en seriez bien surpris! Voyez: je supporte de continuelles épreuves et déceptions. Du moins, ce sont des déceptions pour vous. Pour moi, soyez-en persuadés, je n'ai pas de déceptions, car il ne m'a pas été accordé le don d'ignorance... Même pour cela, je vous conseille de vous laisser conduire par moi. Si je permets ceci ou cela, n'y faites pas obstacle. Si je n'interviens pas pour mettre fin à quelque chose, ne vous occupez pas de le faire vous-mêmes. Chaque chose en son temps. Ayez confiance en moi, par-dessus tout.»

Ils arrivent à l'angle nord-est de l'enceinte des murs, tournent et longent le mont Moriah jusqu'à l'endroit où ils peuvent franchir le Cédron par un petit pont.

«Nous allons à Gethsémani? demande Jacques, fils d'Alphée.

– Non, plus haut: sur le mont des Oliviers.

– Oh! Ce sera beau! dit Jean.

– Cela aurait fait plaisir au petit aussi, murmure Pierre.

– Il y viendra bien d'autres fois! Il était fatigué. Et c'est un enfant. Je veux vous donner une *grande* chose, parce que désormais il est juste que vous l'ayez.»

Ils montent à travers les oliviers, laissant Gethsémani sur leur droite, et s'élèvent encore sur le mont jusqu'à atteindre la crête où bruissent les oliviers.

Jésus s'arrête et dit:

«Faisons une pause... Mes chers, si chers disciples et mes continuateurs dans l'avenir, venez près de moi. Un jour — et pas seulement un jour —, vous m'avez dit: “Apprends-nous à prier comme tu pries. Apprends-le-nous, comme Jean l'a fait pour les siens, afin que nous, tes disciples, nous puissions prier avec les mots mêmes du Maître.” Et je vous ai toujours répondu: “Je le ferai quand je verrai en vous un minimum de préparation suffisant pour que la prière ne soit pas une vaine formule de paroles humaines, mais une véritable conversation avec le Père.” Nous y sommes. Vous êtes en possession de ce qui suffit pour pouvoir connaître les mots qu'il convient de dire à Dieu. Et je veux vous les enseigner ce soir, dans la paix et l'amour qui règnent entre

nous, dans la paix et dans l'amour de Dieu et avec Dieu. Nous avons, en effet, obéi au précepte pascal en vrais juifs, et au commandement divin de la charité envers Dieu et envers le prochain. [...]

« Ecoutez. Quand vous priez, dites ceci : “Notre Père qui es aux Cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne sur la terre comme il est dans le Ciel, et que ta volonté soit faite sur la terre comme au Ciel. Donne-nous aujourd’hui notre pain quotidien, remets-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs. Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du Malin.” »

Jésus s’est levé pour dire la prière et tous l’ont imité, attentifs et émus.

« Rien d’autre n’est nécessaire, mes amis. Dans ces mots est renfermé comme en un cercle d’or tout ce qu’il faut à l’homme pour son âme comme pour sa chair et son sang. Avec cela, demandez ce qui est utile à celui-là ou à ceux-ci. Et si vous accomplissez ce que vous demandez, vous acquerez la vie éternelle. C’est une prière si parfaite que les vagues des hérésies et le cours des siècles ne l’entameront pas. Le christianisme sera désuni sous la morsure de Satan et beaucoup de parties de ma chair mystique seront détachées, morcelées, formant des cellules particulières dans le vain désir de se créer un corps parfait comme le sera le Corps mystique du Christ, c’est-à-dire formé de tous les fidèles unis dans l’Eglise apostolique qui sera, tant que la terre existera, l’unique véritable Eglise. Mais ces petits groupes séparés, privés par conséquent des dons que je laisserai à l’Eglise Mère pour nourrir mes enfants, garderont toujours le titre d’églises chrétiennes en raison de leur culte pour le Christ et, au sein de leur erreur, elles se souviendront toujours qu’elles sont venues du Christ. Eh bien, elles aussi prieront avec cette prière universelle. Souvenez-vous-en. Méditez-la continuellement. Appliquez-la à votre action. Il ne faut pas autre chose pour se sanctifier. Si quelqu’un était seul, dans un milieu païen, sans église, sans livre, il aurait déjà tout ce que l’on peut savoir en méditant cette prière ainsi qu’une église ouverte dans son cœur pour la réciter. Il aurait une règle de vie et une sanctification assurée.

“*Notre Père*”.

Je l’appelle “Père”. C’est le Père du Verbe, c’est le Père de Celui qui s’est incarné. C’est ainsi que je veux que vous l’appeliez vous aussi, car vous faites un avec moi, si vous demeurez en moi. Il fut un temps où l’homme devait se jeter face à terre pour soupirer, en tremblant d’épouvante : “Dieu!” Celui qui ne croit pas en moi ni en ma parole est encore pris par cette crainte paralysante... Observez l’intérieur du Temple. Non seulement Dieu, mais aussi le souvenir de Dieu, est caché aux yeux des fidèles par un triple voile. Séparation par la distance, séparation par les voiles, tout a été pris et appliqué pour signifier à celui qui prie : “Tu es fange. Lui, il est Lumière. Tu es abject. Lui, il est Saint. Tu es esclave. Lui, il est Roi.”

Mais maintenant!... Relevez-vous! Approchez-vous! Je suis le Prêtre éternel. Je peux vous prendre par la main et vous dire : “Venez.” Je peux saisir les rideaux du vélarium et les écarter, ouvrant tout grand l’inaccessible lieu, fermé jusqu’à aujourd’hui. Fermé? Pourquoi? Fermé à cause de la faute originelle, oui, mais encore plus étroitement fermé par la conscience corrompue des hommes. Pourquoi est-il fermé si Dieu est amour, si Dieu est Père? Je peux, je dois, je veux vous conduire, non pas dans la poussière, mais dans l’azur; non pas au loin, mais tout près; non pas comme des esclaves, mais comme des fils sur le cœur de Dieu.

Dites “Père! Père!”, et ne vous laissez pas de le répéter. Ne savez-vous pas que, chaque fois

que vous le dites, le Ciel rayonne de la joie de Dieu? Ne diriez-vous que ce mot, avec un amour véritable, vous feriez déjà une prière agréable au Seigneur. “Père! Mon père!” disent les enfants à leur géniteur. C’est le premier mot qu’ils disent: “Mère, père.” Vous êtes les petits enfants de Dieu. Je vous ai engendrés à partir du vieil homme que vous étiez. Ce vieil homme, je l’ai détruit par mon amour, pour faire naître l’homme nouveau, le chrétien. Appelez donc, du premier nom que les enfants connaissent, le Père très saint qui est aux Cieux.

*“Que ton Nom soit sanctifié.”*

O nom saint et doux plus que tout autre! Nom que la terreur du coupable vous a appris à voiler sous un autre nom! Ne dites plus Adonai. C’est Dieu. C’est le Dieu qui, dans un excès d’amour, a créé l’humanité. Que l’humanité de l’avenir l’appelle de son nom, par ses lèvres purifiées par le bain que je prépare, se réservant de comprendre avec la plénitude de la sagesse le sens véritable de cet Incompréhensible lorsque, fondue en lui, l’humanité avec les meilleurs de ses enfants sera élevée jusqu’au Royaume que je suis venu fonder.

*“Que ton Règne vienne sur la terre comme au Ciel.”*

Désirez de toutes vos forces cet avènement. Ce serait la joie sur la terre, s’il venait. Le Règne de Dieu dans les cœurs, dans les familles, entre les citoyens, entre les nations. Souffrez, prenez de la peine, sacrifiez-vous pour ce Règne. Que la terre soit un miroir qui reflète en chacun la vie des Cieux. Il viendra. Un jour, tout cela adviendra. Des siècles et des siècles de larmes et de sang, d’erreurs, de persécutions, de brouillard traversé d’éclairs de lumière qu’irradiera le phare mystique de mon Eglise — si elle est une barque qui ne sombrera pas, elle est aussi un rocher qui résistera aux vagues et elle tiendra bien haut la lumière, ma lumière, la lumière de Dieu —, tout cela précédera le moment où la terre possèdera le Royaume de Dieu. Ce sera alors comme l’intense flamboiement d’un astre qui, après avoir atteint la perfection de son existence, se désagrège, comme une fleur démesurée des jardins éthérés, pour exhaler en un étincelant frémissement son existence et son amour aux pieds de son Créateur. Mais cela adviendra. Et ensuite, ce sera le Royaume parfait, bienheureux, éternel du Ciel.

*“Que ta volonté soit faite sur la terre comme au Ciel.”*

L’anéantissement de la volonté propre au profit de celle d’un autre ne peut se produire que lorsqu’on a atteint le parfait amour pour cette personne. L’anéantissement de la volonté propre au profit de celle de Dieu ne peut se produire que quand on a atteint la perfection des vertus théologiques à un degré héroïque. Au Ciel, où tout est sans défauts, s’accomplit la volonté de Dieu. Sachez, vous qui êtes fils du Ciel, faire ce que l’on fait au Ciel.

*“Donne-nous notre pain quotidien.”*

Quand vous serez au Ciel, vous vous nourrirez uniquement de Dieu. La béatitude sera votre nourriture. Mais, ici-bas, vous avez encore besoin de pain. Et vous êtes les petits enfants de Dieu. Il est donc juste de dire: “Père, donne-nous du pain.”

Avez-vous peur qu’il ne vous écoute pas? Oh, non! Réfléchissez: supposez que l’un de vous ait un ami et qu’il s’aperçoive qu’il manque de pain pour rassasier un autre ami ou un parent arrivé chez lui à la fin de la seconde veille. Il va trouver l’ami son voisin et lui dit: “Mon ami, prête-moi trois pains, car il m’est arrivé un hôte et je n’ai rien à lui donner à manger.” Peut-il s’entendre répondre de l’intérieur de la maison: “Ne m’ennuie pas car j’ai déjà fermé la porte et bloqué les battants, et mes enfants dorment déjà à mes côtés. Je ne peux me lever et te donner ce que tu

désires”? Non. S’il s’est adressé à un *véritable* ami et qu’il insiste, il obtiendra ce qu’il demande. Il l’aurait obtenu même s’il s’était adressé à un ami pas très proche, à cause de son insistance, car celui auquel il demande ce service, pour n’être plus importuné, se hâterait de lui en donner autant qu’il en veut.

Mais vous, quand vous priez le Père, vous ne vous adressez pas à un ami de la terre : vous vous tournez vers l’Ami parfait, qui est le Père du Ciel. Aussi, je vous dis : “Demandez et l’on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l’on vous ouvrira.” En effet, à qui demande on donne, qui cherche finit par trouver, à qui frappe on ouvre la porte.

Quel enfant des hommes se voit présenter une pierre, s’il demande du pain à son père ? Qui se voit donner un serpent à la place d’un poisson grillé ? Le père qui agirait ainsi à l’égard de ses enfants serait criminel. Je l’ai déjà dit et je le répète pour vous encourager à avoir des sentiments de bonté et de confiance. De même qu’un homme sain d’esprit ne donnerait pas un scorpion à la place d’un œuf, avec quelle plus grande bonté Dieu ne vous donnera-t-il pas ce que vous demandez ! Car il est bon, alors que vous, vous êtes plus ou moins mauvais. Demandez donc avec un amour humble et filial votre pain au Père.

*“Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs.”*

Il y a les dettes matérielles et les dettes spirituelles. Il y a encore les dettes morales. L’argent, la marchandise qu’on vous a prêtés sont des dettes matérielles qu’il faut rembourser. L’estime que l’on exige sans réciprocité, l’amour que l’on attend, mais que l’on ne donne pas, sont des dettes morales. L’obéissance à Dieu, de qui on exigerait beaucoup, quitte à lui donner bien peu, et l’amour qu’on doit avoir pour lui sont des dettes spirituelles. Mais il nous aime et doit être aimé comme on aime une mère, une épouse, un fils de qui on exige tant de choses. L’égoïste veut posséder et ne donne pas. Mais l’égoïste est aux antipodes du Ciel. Nous avons des dettes envers tout le monde. De Dieu au parent, de celui-ci à l’ami, de l’ami à son prochain, de son prochain au serviteur et à l’esclave, car tous sont des êtres comme nous. Malheur à qui ne pardonne pas ! Il ne lui sera pas pardonné. Dieu ne peut pas, par justice, remettre ce que l’homme lui doit — à lui qui est le Très Saint — si l’homme ne pardonne pas à son semblable.

*“Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du Malin.”*

L’homme qui n’a pas éprouvé le besoin de partager avec nous le souper de la Pâque m’a demandé, il y a moins d’un an : “Comment ? Tu as demandé de ne pas être tenté et d’être aidé dans la tentation contre elle-même ?” Nous étions nous deux, seuls... et j’ai répondu.

Une autre fois, nous étions quatre dans un endroit isolé, et j’ai répondu de nouveau. Mais il n’était pas encore satisfait car, dans une âme inflexible, il faut d’abord ouvrir une brèche en démolissant la forteresse perverse de sa suffisance. C’est pour cette raison que je le répéterai encore une fois, et même dix, cent fois jusqu’à ce que tout soit accompli.

Mais vous, qui n’avez pas de cuirasse due à des doctrines malheureuses et des passions plus malheureuses encore, veuillez prier ainsi. Priez avec humilité pour que Dieu empêche les tentations. Ah, l’humilité ! Se reconnaître pour ce que l’on est ! Sans s’avilir, mais se connaître. Dire : “Je pourrais céder même si cela me semble impossible, car je suis un juge imparfait pour moi-même. Par conséquent, mon Père, délivre-moi, si possible, des tentations en me tenant proche de toi au point que cela ne permette pas au Malin de me nuire.” Car, souvenez-vous-en, ce n’est pas Dieu qui porte au mal, mais c’est le mal qui tente. Priez le Père pour qu’il vienne en aide à votre

faiblesse au point qu'elle ne puisse être induite en tentation par le Malin.

Voilà ce que j'avais à vous dire, mes bien-aimés. C'est ma seconde Pâque au milieu de vous. L'an dernier, nous avons seulement rompu ensemble le pain et partagé l'agneau. Cette année, je vous fais le don de la prière. J'aurai d'autres dons pour mes autres Pâques parmi vous afin que, lorsque je serai allé là où le Père le veut, vous gardiez un souvenir de moi, l'Agneau, dans toute fête de l'agneau mosaïque.

Levez-vous et partons. Nous rentrerons en ville à l'aurore. Ou plutôt: demain, toi, Simon, et toi, mon frère (il désigne Jude), vous irez chercher les femmes et l'enfant. Quant à toi, Simon-Pierre, et vous autres, vous resterez avec moi jusqu'à leur retour. Ensuite, nous irons tous ensemble à Béthanie.»

Ils descendent jusqu'à Gethsémani où ils rentrent à la maison pour se reposer.

### **La femme adultère et l'hypocrisie de ses accusateurs. Divers enseignements. (septième tome - chapitre 494)**

Le 20 mars 1944.

Je vois l'intérieur de l'enceinte du Temple, c'est-à-dire l'une des si nombreuses cours entourées de portiques. Jésus parle à la foule qui l'entoure, bien enveloppé dans le manteau qui couvre son vêtement. Celui-ci n'est pas blanc mais rouge foncé (c'est, semble-t-il, une lourde étoffe de laine).

Je pense que c'est l'hiver, car tous les gens sont emmitouflés. Il doit faire froid car, au lieu de rester immobiles, ils marchent vivement comme pour se réchauffer. Le vent remue les manteaux et soulève la poussière des cours.

Le groupe qui se presse autour de Jésus — c'est le seul à rester à sa place alors que tous les autres vont et viennent autour de tel ou tel maître — s'ouvre pour laisser passer un détachement de scribes et de pharisiens gesticulants et plus que jamais fielleux. Tout en eux lance du venin: leurs regards, leur visage, leur bouche. Quelles vipères! Plutôt qu'ils ne la conduisent, ils traînent une femme d'environ trente ans, échevelée, les vêtements en désordre, et en larmes comme une personne que l'on a maltraitée. Ils la jettent aux pieds de Jésus comme un tas de chiffons ou une dépouille morte. Et elle reste là, recroquevillée sur elle-même, le visage appuyé sur ses deux bras, qui la cachent et lui font un coussin entre son visage et le sol.

«Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Son mari l'aimait, et ne la laissait manquer de rien. C'était la reine de sa maison. Or elle l'a trahi, car c'est une pécheresse, une vicieuse, une ingrate, une profanatrice. Elle est adultère et, comme telle, doit être lapidée. C'est ce que dit Moïse. Dans sa Loi, il ordonne que de telles femmes soient lapidées comme des bêtes immondes. Et elles sont immondes, car elles trahissent la foi conjugale ainsi que l'homme qui les aime et prend soin d'elles; elles sont comme une terre jamais rassasiée, toujours assoiffée de luxure. Elles sont pires que des courtisanes car, sans la morsure du besoin, elles se donnent pour assouvir leur impudicité. Elles sont corrompues. Elles sont contaminatrices. Elles doivent être condamnées à mort. Moïse l'a dit. Et toi, Maître, qu'en penses-tu?»

Jésus avait interrompu son discours à l'arrivée tumultueuse des pharisiens, il avait promené un regard pénétrant sur la meute haineuse, puis avait tourné les yeux sur la femme avilie, jetée

à ses pieds. Mais il ne dit mot. Il s'est penché, tout en restant assis et, d'un doigt, il écrit sur les pierres du portique que la poussière soulevée par le vent recouvre d'une couche épaisse. Eux parlent, et lui écrit.

«Maître, c'est à toi que nous parlons. Ecoute-nous. Réponds-nous. Tu n'as pas compris? Cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Dans sa maison, dans le lit de son mari. Elle l'a souillé par sa passion.»

Jésus écrit.

«Mais c'est un abruti, cet homme! Vous ne voyez pas qu'il ne comprend rien et qu'il trace des signes sur la poussière comme un pauvre fou?

–Maître, pour ton bon renom, parle. Que ta sagesse réponde à nos questions. Nous te le répétons: cette femme ne manquait de rien. Elle avait vêtements, nourriture, amour. Or elle a trahi.»

Jésus écrit.

«Elle a menti à l'homme qui avait confiance en elle. De sa bouche menteuse, elle l'a salué, elle l'a accompagné jusqu'à la porte en souriant, puis elle a ouvert la porte secrète et a fait entrer son amant. Et pendant que son mari était absent et travaillait pour elle, elle s'est vautrée dans sa luxure comme une bête immonde.

–Maître, plus encore que de la couche nuptiale, elle a profané la Loi. C'est une rebelle, une sacrilège, une blasphématrice.»

Jésus écrit. Du pied, il efface et écrit plus loin, en tournant lentement sur lui-même pour trouver de la place. On dirait un enfant qui s'amuse. Mais ce qu'il écrit, ce ne sont pas des mots pour rire. Il a écrit successivement: "Usurier", "Faussaire", "Fils irrespectueux", "Fornicateur", "Assassin", "Profanateur de la Loi", "Voleur", "Luxurieux", "Usurpateur", "Mari et père indigne", "Blasphémateur", "Rebelle à Dieu", "Adultère". Il écrit et écrit encore pendant qu'interviennent de nouveaux accusateurs.

«Mais enfin, Maître! Rends ton jugement! Cette femme doit être jugée. Elle ne peut de son poids contaminer la terre. Son souffle est un poison qui trouble les cœurs.»

Jésus se lève. Mon Dieu, quel visage! Ses yeux sont des éclairs qui foudroient les accusateurs. Il semble encore plus grand, tant il redresse la tête. On dirait un roi sur son trône, tant il est sévère et solennel. Son manteau est tombé d'une épaule et forme une légère traîne derrière lui, mais il ne s'en soucie pas.

Le visage fermé et sans la moindre trace de sourire sur les lèvres ni dans les yeux, il darde son regard sur la foule, qui recule comme devant deux lames acérées. Il les fixe un par un, en semblant fouiller en eux avec une intensité qui fait peur. Ceux qu'il dévisage ainsi cherchent à reculer dans la foule et s'y perdre; ainsi le cercle s'élargit et s'effrite, comme miné par quelque force cachée.

Finalement, il parle:

«Que celui d'entre vous qui est sans péché lance à la femme la première pierre.»

Sa voix est un tonnerre qu'accompagnent des regards encore plus fulgurants. Jésus a croisé les bras et reste sans bouger, droit comme un juge qui attend. Son regard ne laisse pas en paix: il fouille, pénètre, accuse.

C'est d'abord un homme qui s'éloigne, tête basse, puis deux, puis cinq, puis toute l'assis-

tance, par groupes. Non seulement les scribes et les pharisiens, mais aussi ceux qui se tenaient auparavant autour de Jésus et d'autres, qui s'étaient approchés pour entendre le jugement et la condamnation et qui, les uns comme les autres, s'étaient unis pour insulter la coupable et réclamer sa lapidation.

Jésus reste seul avec Pierre et Jean. Je ne vois pas les autres apôtres.

Pendant la fuite des accusateurs, Jésus s'est remis à écrire: "Pharisiens", "Vipères", "Tombeaux de pourriture", "Menteurs", "Traîtres", "Ennemis de Dieu", "Insulteurs de son Verbe"...

Une fois la cour tout entière vidée, un grand silence s'établit. Il ne reste plus que le bruissement du vent et le murmure d'une fontaine dans un coin. Alors Jésus lève la tête et regarde. Son visage s'est apaisé. Il est attristé, mais n'est plus irrité. Il jette un coup d'œil à Pierre qui s'est légèrement éloigné pour s'appuyer à une colonne et à Jean qui, presque derrière Jésus, le regarde avec amour. Jésus esquisse un sourire à la vue de Pierre et ce sourire s'élargit quand ses yeux se tournent vers Jean: ce sont deux sourires différents.

Puis il regarde la femme encore prostrée à ses pieds et en larmes. Il l'observe. Il se lève, rajuste son manteau comme s'il allait se mettre en route. Il fait signe aux deux apôtres de se diriger vers la sortie.

Resté seul, il appelle la femme.

«Femme, écoute-moi. Regarde-moi.»

Il répète son ordre, car elle n'ose lever la tête.

«Femme, nous sommes seuls. Regarde-moi.»

La malheureuse lève un visage sur lequel les larmes et la poussière forment un masque avilissant.

«Femme, où sont tes accusateurs?»

Jésus parle doucement, avec un sérieux plein de pitié. Son visage et son corps s'inclinent légèrement vers la terre, vers cette misère, et ses yeux sont pleins d'une expression indulgente et rénovatrice.

«Personne ne t'a condamnée?»

La femme, entre deux sanglots, répond:

«Personne, Maître.

—Moi non plus, je ne vais pas te condamner. Va, et ne pèche plus. Rentre chez toi, et sache te faire pardonner, par Dieu et par l'offensé. N'abuse pas de la bonté du Seigneur. Va.»

Il l'aide à se relever en la prenant par la main, mais il ne la bénit pas et ne lui donne pas la paix. Il la regarde s'éloigner, tête basse et légèrement chancelante sous le poids de sa honte, puis, quand elle a disparu, il s'éloigne à son tour avec les deux disciples.

Jésus dit:

«Ce qui me blessait, c'était le manque de charité et de sincérité des accusateurs. Non que l'accusation fût mensongère. La femme était réellement coupable. Mais ils manquaient de sincérité en se scandalisant d'une faute qu'eux-mêmes avaient commise mille fois et que seules une ruse plus habile et une plus grande chance avaient permis de garder cachée. La femme, à son premier péché, avait été moins rusée et moins chanceuse. Mais aucun de ses accusateurs et de ses accusatrices — car, même si elles n'élevaient pas la voix, les femmes aussi l'accusaient au fond de



leur cœur — n'était exempt de faute.

Est adultère celui qui passe à l'acte comme celui qui aspire à l'acte et le désire de toutes ses forces. La luxure existe aussi bien chez celui qui souhaite pécher que chez le pécheur. Il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut aussi ne pas désirer le commettre. [...]

Pour condamner avec justice, il faudrait être exempt de faute. Je vous renvoie aux dictées antérieures où je parle des conditions essentielles pour être juge. Le cœur des pharisiens et des scribes ne m'était pas inconnu, ni celui des personnes qui s'étaient unies à eux pour se déchaîner contre la coupable. Péchant contre Dieu et contre le prochain, ils étaient coupables de fautes contre le culte, contre leurs parents, contre leur prochain, et surtout contre leurs épouses. Si, par un miracle, j'avais ordonné à leur sang d'écrire sur leur front leur péché, c'est de loin l'accusation d'adultère de fait ou de désir qui aurait dominé.

J'ai dit: "C'est ce qui vient du cœur qui souille l'homme." Or, à part mon cœur, il n'y avait personne parmi les juges qui eût le cœur sans souillure.

Non seulement ils n'étaient pas sincères, mais ils n'avaient aucune charité. Pas même le fait de lui ressembler dans la soif du désir de volupté ne les y portait. C'était moi qui faisais preuve de charité envers la femme avilie, moi, le seul qui aurait dû éprouver du dégoût devant elle. Mais rappelez-vous bien ceci: "*Meilleur on est, plus on éprouve de la pitié pour les coupables.*" On n'a pas d'indulgence pour la faute elle-même, cela non. Mais on a de la compassion pour les faibles qui n'ont pas su résister à la faute.

Ah! l'homme! Plus qu'un roseau fragile et un délicat liseron, il est facilement dominé par la tentation et porté à s'accrocher là où il espère trouver du réconfort.

Car bien souvent la faute arrive, surtout chez le sexe le plus faible, à cause de cette recherche de réconfort. C'est pourquoi je dis que l'homme qui manque d'affection pour sa femme, et même pour sa fille, est quatre-vingt-dix fois sur cent responsable de leur faute et il en répondra pour elles. Aussi bien une sotte affection — qui n'est qu'un stupide esclavage d'un homme pour une femme ou d'un père pour sa fille —, que l'absence d'affection ou, pis encore, une faute de la propre passion qui porte un mari à d'autres amours et des parents à des soucis étrangers à leurs enfants, sont des foyers d'adultères et de prostitution, et comme tels sont condamnés par moi. Vous êtes des êtres doués de raison et guidés par une loi divine et une loi morale. Donc se rabaisser à une vie de sauvages ou de brutes devrait horrifier votre grand orgueil. Mais l'orgueil, qui dans ce cas serait même utile, vous le mettez dans bien d'autres satisfactions.

J'ai regardé Pierre et Jean d'une manière différente, car j'ai voulu dire au premier, un homme adulte: "Pierre, toi aussi, ne manque pas de charité et de sincérité", et en tant que mon futur Pontife: "Rappelle-toi cette heure et, à l'avenir, juge comme ton Maître"; alors qu'au second, un jeune à l'âme encore d'enfant, je laissais entendre: "Tu pourrais juger, mais tu ne juges pas, car tu as le même cœur que moi. Merci, mon bien-aimé, d'être tellement mien que tu es un second moi-même."

Et j'ai éloigné ces deux apôtres avant d'appeler la femme, pour ne pas augmenter son humiliation par la présence de deux témoins. Apprenez-le, hommes sans pitié: si coupable que soit quelqu'un, il faut toujours le traiter avec respect et charité, ne pas se réjouir de son abaissement, ne pas s'acharner contre lui, pas même par des regards de curiosité. Pitié, pitié pour celui qui tombe!

A la coupable, j'indique la voie à suivre pour se racheter: rentrer chez elle, demander humblement pardon et l'obtenir par une vie droite. Ne plus céder à la chair. Ne pas abuser de la bonté divine et de la bonté humaine pour ne pas payer plus durement que la première fois sa double ou multiple faute. Dieu pardonne, parce qu'il est la Bonté même. Mais, bien que j'aie demandé à l'homme de pardonner à son frère soixante-dix fois sept fois, il ne sait pas le faire deux fois.

Je ne lui ai pas donné la paix ni la bénédiction parce qu'elle n'avait pas en elle ce complet détachement de son péché qui est requis pour être pardonné. Dans sa chair, et malheureusement dans son cœur, elle n'avait pas la nausée du péché. Marie de Magdala, après avoir goûté la saveur de mon Verbe, avait eu le dégoût du péché et elle était venue à moi avec la volonté totale d'être une autre. Mais cette femme flottait encore entre les voix de la chair et celles de l'esprit. Et, dans le trouble du moment, elle n'avait pas encore pu mettre la cognée à la souche de la chair et l'abattre pour repartir mutilée du poids de son avidité vers le Royaume de Dieu, amputée de ce qui était pour elle la ruine, mais pourvue de ce qui est le salut.

Tu veux savoir si, par la suite, elle s'est sauvée? Ce n'est pas pour tous que j'ai été Sauveur. Pour tous, j'ai voulu l'être, mais je ne l'ai pas été, car tous n'ont pas eu la volonté d'être sauvés. Et cela a été une des flèches les plus pénétrantes de mon agonie à Gethsémani.

### **Réflexions sur la Passion de Jésus et de Marie, et sur la com-passion de Jean. (dixième tome - chapitre 613)**

Le 20 février 1944.

Il fait déjà nuit quand Jésus dit:

«Tu as vu ce qu'il en coûte d'être Sauveur. Tu l'as vu chez moi et chez Marie. Tu as connu toutes nos tortures, et tu t'es rendu compte de la générosité, de l'héroïsme, de la patience, de la douceur, de la constance et de la force avec lesquelles nous les avons subies, poussés par l'amour de votre salut.

Tous ceux qui le veulent et qui demandent au Seigneur Dieu de faire d'eux des "sauveurs" doivent bien penser que Marie et moi sommes le modèle et se rendre compte des tortures à partager pour sauver. Si ce ne sont pas la croix, les épines, les clous ou les coups de fouet, il y en aura d'autres, de formes et de natures différentes, mais tout aussi douloureuses et consumantes. Car c'est seulement par la consommation du sacrifice au moyen de ces souffrances que l'on peut devenir sauveur.

C'est une mission ardue, *la plus ardue de toutes*. Par rapport à celle-ci, la vie monastique selon la règle la plus sévère n'est qu'une fleur comparée à un tas d'épines. Car il ne s'agit pas là de la règle d'un Ordre humain, mais de celle d'un sacerdoce, d'une vie monastique divine, dont je suis moi-même le fondateur. C'est moi qui consacre et qui accueille dans *mon* Ordre, selon *ma* règle, ceux qui y sont élus, et je leur impose *mon* habit: la souffrance totale, jusqu'au sacrifice.

Tu as contemplé mes souffrances. Elles étaient destinées à réparer vos fautes. Aucune partie de mon corps n'a été épargnée, car rien en l'homme n'est exempt de faute, et toutes les parties de votre être physique et moral — cet être que Dieu vous a donné avec la perfection de toute œuvre divine et que vous avez avili par la faute originelle et par vos tendances au mal, par votre volonté mauvaise — sont des instruments dont vous vous servez pour pécher.

Mais je suis venu effacer les effets du péché par mon sang et ma souffrance, en y lavant chaque partie physique et morale de votre personne pour la purifier et la rendre forte contre vos tendances coupables.

Mes mains ont été blessées et emprisonnées, après s'être fatiguées à porter la croix, pour réparer tous les délits et crimes commis par la main de l'homme. Depuis celui de tourner une arme contre son frère — ce qui fait de vous des Caïn — jusqu'au vol, aux accusations mensongères, aux actes contre votre propre corps ou celui d'autrui, ou à la fainéantise propice à vos vices. C'est pour toutes les libertés illicites de vos mains que j'ai fait crucifier les miennes, en les clouant au bois de la croix et en les privant de tout mouvement plus qu'il n'était permis et nécessaire.

Les pieds de votre Sauveur, après s'être épuisés et blessés sur les pierres de mon chemin de croix, ont été transpercés, immobilisés, pour réparer tout le mal que vous faites par les vôtres, quand vous vous en servez pour aller commettre vos délits, vols ou fornications. J'ai parcouru les rues, les places, les maisons, les escaliers de Jérusalem pour purifier toutes les rues, toutes les places, tous les escaliers, toutes les maisons de la terre, du mal né ou semé à cet endroit au cours des siècles passés ou à venir par votre mauvaise volonté, lorsque vous obéissez aux tentations de Satan.

Ma chair a été maculée, frappée, lacérée pour punir en moi le culte exagéré, l'idolâtrie même que vous rendez à la vôtre et à celle des personnes que vous aimez par caprice sensuel, ou même poussés par une affection qui en soi n'a rien de répréhensible, mais que vous rendez telle lorsque vous aimez un parent, un conjoint, un enfant, un frère ou une sœur plus que vous n'aimez Dieu.

Non: l'amour pour le Seigneur votre Dieu doit être plus grand que tout amour ou tout lien de la terre. Aucune autre affection, vraiment aucune, ne peut lui être supérieure. Aimez les personnes qui vous sont chères en Dieu, mais pas plus que Dieu. Aimez Dieu de tout votre être. Cela ne diminuera pas votre amour au point de vous rendre indifférent à votre conjoint, bien au contraire: cela enrichira votre amour pour lui de la perfection que vous puiserez en Dieu, car celui qui aime Dieu a Dieu en lui, et donc sa perfection.

J'ai fait de ma chair une plaie pour enlever à la vôtre le venin de la sensualité, de l'impudeur, du manque de respect, de l'ambition et de l'admiration pour les corps destinés à retourner à la poussière. Ce n'est pas en rendant un culte à la chair qu'on la rend belle. C'est en s'en détachant qu'on lui donne la beauté éternelle dans le Ciel de Dieu.

Ma tête a subi mille tortures: les coups, le soleil, les hurlements, les épines, pour réparer les fautes que vous commettez par votre intelligence. Orgueil, impatience, caractère insupportable, intolérance pullulent comme des champignons dans votre cerveau. J'en ai fait un organe torturé, enfermé dans un écrin orné de sang, pour réparer tout ce que vos pensées produisent.

La dernière couronne que j'ai voulue, tu l'as vue: la couronne que seul un fou ou un supplicié peut porter. Aucune personne saine d'esprit (humainement parlant) et libre de soi ne saurait se l'imposer. Mais moi, j'ai été jugé fou; surnaturellement, divinement, je l'étais d'ailleurs, en voulant mourir pour vous qui ne m'aimez pas — ou si peu! —, en voulant mourir pour vaincre en vous le Mal, tout en sachant pertinemment que vous le préférez à Dieu. Et j'étais à la merci de l'homme, son prisonnier, son condamné... moi, Dieu, condamné par l'homme!

De quelle impatience vous faites preuve pour des riens, avec quelle incompatibilité vous

vous opposez pour des inepties, quelle intolérance vous montrez à de simples malaises! Mais regardez donc votre Sauveur. Réfléchissez comme cela devait être irritant, des épines qui s'enfoncent à des endroits toujours différents, s'empêtrent dans les touffes de cheveux, se déplacent continuellement sans laisser la possibilité de bouger la tête, de l'appuyer d'une manière que leur tourment cesse! Pensez à ce que devaient être pour ma tête torturée, souffrante, fébrile, les hurlements de la foule, les coups sur la tête, le soleil cuisant! Méditez sur la souffrance que je devais ressentir dans mon pauvre cerveau, qui est allé à l'agonie du vendredi après l'extrême douleur due à l'effort subi le jeudi soir, dans ce pauvre cerveau auquel montait la fièvre de tout mon corps supplicié et des intoxications provoquées par les tortures!

Sur ma tête, ces tortures s'en prirent aussi à mes yeux, à ma bouche, à mon nez, à ma langue. Pour réparer vos regards si friands de se porter vers ce qui est mal en négligeant la recherche de Dieu pour réparer le flot incessant de paroles menteuses, sales ou luxurieuses que vous dites au lieu d'utiliser votre bouche pour prier, enseigner, reconforter. Mon nez et ma langue ont souffert pour réparer votre gourmandise et votre sensualité olfactive: elles vous conduisent à des imperfections qui sont le terrain de fautes plus graves, par exemple votre avidité pour des aliments superflus, sans pitié pour les affamés, des aliments que vous pouvez vous permettre en ayant bien souvent recours à des profits illicites.

Quant à mes organes, pas un seul ne fut exempt de souffrance. Suffocation et toux s'en prirent à mes poumons lésés par la flagellation barbare que j'avais subie, puis les œdèmes, vu ma position sur la croix. Ma souffrance au cœur vint de ce qu'il était déplacé et affaibli par la flagellation, par la douleur morale qui l'avait précédée, par la fatigue de la montée sous le poids de la croix, par l'anémie consécutive à tout le sang que j'avais déjà perdu. J'avais le foie et la rate congestionnés, les reins blessés et eux aussi congestionnés.

Tu as vu la couronne de bleus qui entouraient mes reins. Vos scientifiques essaient d'étayer votre incrédulité à propos de cette preuve de ma souffrance qu'est le saint Suaire<sup>[1]</sup> en expliquant que le sang, la sueur cadavérique et l'urée d'un corps exténué mêlés aux aromates ont pu produire la peinture naturelle de mon corps éteint et supplicié.

Il vaudrait mieux croire sans avoir besoin de tant de preuves. Il vaudrait mieux dire: "Voilà l'œuvre de Dieu" et bénir Dieu qui vous a permis d'avoir la preuve irréfutable de ma crucifixion et des tortures qui l'ont précédée.

Mais puisque vous ne savez plus croire aujourd'hui avec la simplicité d'un enfant, puisque vous avez besoin de preuves scientifiques — pauvres croyants que vous êtes, vous qui ne savez plus tenir debout et marcher sans le soutien de la science! —, sachez que les cruelles contusions de mes reins ont été l'agent chimique le plus puissant dans le miracle du saint Suaire. Mes reins, presque brisés par les coups de fouet, n'ont plus pu jouer leur rôle. Comme ceux des grands brûlés dans les flammes, ils devinrent incapables de filtrer, de sorte que l'urée s'est accumulée et répandue dans mon sang, dans mon corps. Cela m'a fait souffrir d'une intoxication urémique et a provoqué l'apparition d'un réactif qui, en suant de mon cadavre, a fixé mon empreinte sur le tissu. Mais n'importe quel médecin parmi vous, n'importe quelle personne qui souffre d'urémie,

---

[1] **le saint Suaire**, déjà mentionné par l'écrivain en 609.12 est celui, très célèbre, qui est conservé et vénéré à Turin. Selon les écrits de Maria Valtorta, il est authentique. Il s'agit du second suaire utilisé par Jésus mort, comme ce sera expliqué en 644.4/9. Il est fait également mention des suaires en 637.7, 641.3 et 643.7.

sera en mesure de comprendre quelles souffrances ont dû causer en moi les toxines urémiques, abondantes au point d'être capables de produire une empreinte indélébile.

Venons-en à la soif. Quelle torture! Pourtant, tu l'as vu: pendant toutes ces heures, personne, dans cette foule, n'a su me donner une goutte d'eau. A partir de la Cène, je n'ai plus eu aucun réconfort. En revanche, la fièvre, le soleil, la chaleur, la poussière, les pertes de sang, s'unissaient pour provoquer chez votre Sauveur une soif abominable.

Tu as vu que j'ai repoussé le vin mêlé de myrrhe. Je voulais que rien ne vienne adoucir ma souffrance. Quand on s'est offert en victime, il faut l'être sans compromis, sans adoucissement. Il convient de boire le calice tel qu'il est donné, de goûter le vinaigre et le miel jusqu'au fond... et non pas le vin drogué qui engourdit la douleur.

Ah! le sort de victime est bien sévère! Mais bienheureux celui qui le choisit.

Voilà ce que ton Jésus a subi dans son corps innocent. Et je ne te parle pas du déchirement que mon affection pour ma Mère me causait, surtout à la vue de sa douleur. Cette douleur était nécessaire, mais ce fut mon plus cruel tourment. Seul le Père sait ce que son Verbe a enduré spirituellement, moralement, physiquement. La présence de ma Mère elle-même me fut une torture, même si elle est ce qui répondait le mieux au désir de mon cœur d'avoir ce réconfort dans l'infinie solitude qui n'entourait — solitude qui venait de Dieu et des hommes.

Ma Mère devait être présente, telle un ange de chair, pour empêcher le désespoir de m'assaillir comme l'ange spirituel l'avait contrecarré à Gethsémani; elle devait être présente pour recevoir l'investiture de Mère du genre humain. Mais la voir mourir à chacun de mes frémissements fut ma plus grande souffrance. Rien ne saurait lui être comparé, pas même la trahison, pas même la conscience que mon sacrifice serait inutile pour tant de personnes, alors que ces deux douleurs m'avaient paru terribles au point de me faire suer du sang quelques heures plus tôt.

Mais tu as vu comme Marie s'est montrée grande dans un tel moment. Son déchirement ne l'a pas empêchée d'être bien plus forte que Judith. Celle-ci a tué<sup>[2]</sup>. Marie a été tuée à travers son Enfant. Elle n'a pas murmuré, elle n'a pas eu de haine. Elle a prié, aimé, obéi. Elle est toujours restée mère, au point de penser, au milieu de toutes ces tortures, que son Jésus avait besoin de son voile virginal sur sa chair innocente pour défendre sa pudeur. Elle a su en même temps être la Fille du Père des Cieux et obéir à sa terrible volonté de cette heure-là. Elle n'a pas lancé d'imprécations contre Dieu ou contre les hommes. Elle a dit "Fiat" à Dieu et pardonné aux hommes.

Même ensuite, tu l'as entendue dire: "Père, je t'aime et tu nous as aimés"! Elle se rappelle que Dieu l'a aimée, elle le proclame et lui renouvelle son acte d'amour. A ce moment-là! Après que le Père l'a transpercée et privée de sa raison d'être! Elle l'aime. Elle ne dit pas: "Je ne t'aime plus, parce que tu m'as fais du mal." Elle l'aime et ne s'arrête pas à sa propre douleur, mais à celle que subit son Fils. C'est de celle-ci qu'elle demande raison au Père, pas de sa souffrance personnelle. Elle demande raison au Père au nom de *leur* Fils.

Elle est bien l'Epouse de Dieu. Elle est bien celle qui a conçu conjointement avec le Père. Elle sait qu'aucun contact humain n'a engendré son Enfant, mais que seul le Feu descendu du Ciel a pénétré son sein immaculé et y a déposé le Germe divin, la chair de l'Homme-Dieu, du Dieu-Homme, du Rédempteur du monde. Et parce qu'elle en est consciente, c'est en tant qu'épouse et mère qu'elle demande raison de cette blessure. Les autres *devaient* être faites. Mais

---

[2] **Celle-ci a tué**, comme on le voit en *Jdt 13*.

celle-là, quand tout était déjà accompli, pourquoi?

Pauvre Maman! Il y avait bien une raison, que ta douleur ne t'a pas permis de lire sur ma blessure: il fallait que les hommes puissent voir le cœur de Dieu. Toi, tu l'as vu, Maria. Ne l'oublie jamais.

Cependant, même si Marie ne connaît pas les motifs surnaturels de cette blessure, elle pense aussitôt qu'elle ne m'a pas fait mal et elle bénit Dieu pour cela. Cela a beau la faire souffrir, elle, elle n'en a cure. Il lui suffit de savoir qu'elle ne m'a pas fait souffrir, moi, et elle y trouve l'occasion de bénir Dieu qui l'immole.

Elle se contente de demander un peu de réconfort pour ne pas mourir. Elle est nécessaire à l'Eglise naissante, dont elle vient d'être faite la Mère. L'Eglise, comme un nouveau-né, a besoin des soins et du lait d'une mère. Marie les apportera à l'Eglise en priant pour elle, en soutenant les apôtres, en leur parlant du Sauveur. Mais comment le pourrait-elle si elle mourait le soir même? L'Eglise, qui n'a plus que quelques jours à rester sans son Chef, serait complètement orpheline si ma Mère aussi expirait. Et le sort des bébés orphelins est toujours précaire.

Dieu ne déçoit jamais une prière juste, et il réconforte ses enfants qui espèrent en lui. Marie trouve ce soutien grâce à Véronique. Ma pauvre Maman a imprimé dans ses yeux l'effigie de mon visage de défunt. Elle ne peut résister à cette vue. Ce n'est plus son Jésus, cet homme vieilli, boursofflé, aux yeux fermés qui ne la regardent pas, cet homme à la bouche tordue qui ne parle ni ne sourit. Mais voilà sur le voile un visage qui est celui de Jésus vivant. Dououreux, blessé, mais encore vivant. Voilà ses yeux qui la regardent, sa bouche qui semble dire "Maman", son sourire qui la salue encore.

Oh! Maria, cherche ton Jésus dans ta douleur. Il viendra toujours et te regardera, t'appellera, te sourira. Nous partagerons la souffrance, mais nous serons unis!

Jean, ô petit Jean, a partagé la douleur de Marie et de Jésus. Sois toujours comme lui, en cela aussi. Je te l'ai déjà dit<sup>[3]</sup>: "Ce ne seront jamais les contemplations ou les dictées qui te rendront grande. Elles sont miennes. Ce sera par ton amour. Or l'amour le plus élevé est la participation à la souffrance." C'est là le moyen de comprendre les moindres désirs de Dieu et de les réaliser en dépit de tous les obstacles.

Vois avec quelle sensibilité, avec quelle délicatesse Jean se conduit en cette nuit du vendredi saint. Plus tard aussi, mais observons-le pendant ces heures-là.

Un instant d'égarement, une heure de pesanteur. Mais une fois le sommeil surmonté par le choc de la capture, et le choc par l'amour, il vient, entraînant Pierre, afin que le Maître soit réconforté par la vue du chef des apôtres et de son apôtre bien-aimé.

Puis il pense à ma Mère, à qui quelque personne méchante pourrait apprendre cruellement ma capture. Et il se rend auprès d'elle. Il ne sait pas que Marie *vit déjà* les tourments de son Fils et que, pendant que les apôtres dormaient, elle veillait et priait, et elle agonisait avec son Fils. Comme Jean l'ignore, il va la trouver et la prépare à apprendre cette nouvelle.

Il fait ensuite la navette entre la maison de Caïphe<sup>[4]</sup> et le Prétoire, entre la maison de Caïphe et le Palais d'Hérode, et de nouveau entre la maison de Caïphe et le Prétoire. Courir ainsi

---

[3] **Je te l'ai déjà dit** le 26 décembre 1943, dans "Les cahiers de 1943".

[4] **de Caïphe**: omis les trois fois sur l'original, c'est ajouté ici, parce qu'il s'agit d'un oubli de l'écrivain, que Jésus lui a signalé dans une "observation" du 13 mai 1944, dans "Les cahiers de 1944".

ce matin-là, en traversant la foule enivrée de haine, avec des vêtements qui trahissent son origine galiléenne, ce n'est pas chose facile. Mais l'amour le soutient, et il ne pense pas à lui-même, mais à ma souffrance et à celle de ma Mère. Comme disciple du Nazaréen, il risque d'être lapidé. Peu lui importe. Il défie tout. Les autres se sont enfuis, ils sont cachés, ils sont menés par la peur ou la prudence. Lui, c'est l'amour qui le conduit, donc il reste et se montre. C'est un pur. *L'amour prospère dans la pureté.*

Et si sa pitié et son bon sens populaire le poussent à tenir Marie éloignée de la foule et du Prétoire — il ne se doute pas que Marie partage toutes les tortures de son Fils en les souffrant spirituellement —, il n'hésite pas à la conduire à lui quand il estime que le moment est venu où Jésus a besoin de sa Mère et qu'il n'est pas permis de garder davantage la Mère séparée de son Fils. Mais il reste présent pour la soutenir et la défendre.

Il a la poigne des personnes fidèles: que peut un homme seul, désarmé, jeune, sans autorité, à la tête de quelques femmes, contre toute une foule bestiale? Rien. C'est un tas de feuilles que le vent peut disperser. Peu importe. L'amour est la force de Jean, la voile qui l'entraîne. C'est armé d'amour qu'il part, et protège la Femme et les femmes jusqu'à la fin.

Jean a possédé l'amour de compassion comme personne au monde, excepté ma Mère. Il est le chef de file des amoureux de cet amour. Il est ton maître en cela. Suis l'exemple de pureté et de charité qu'il te donne, et tu seras grande.

Maintenant, va en paix. Je te bénis.»

[Le 7 avril 1945]

Jésus dit:

«[...]

Je prévois les observations des trop nombreux Thomas et des scribes d'aujourd'hui sur une phrase<sup>[5]</sup> de cette dictée qui semble en contradiction avec la gorgée d'eau offerte par Longinus. Ah, comme les négateurs du surnaturel, les rationalistes de la perfection se réjouiraient s'ils pouvaient trouver une fissure dans le magnifique ensemble de cette œuvre de bonté divine unie à ton sacrifice, petit Jean, une fissure dans laquelle ils glisseraient, en guise de levier, le pic de leur rationalisme meurtrier pour tout faire écrouler! C'est donc pour les prévenir que je vais m'expliquer.

Cette pauvre gorgée d'eau — une goutte dans l'incendie de la fièvre et par rapport à la sècheresse de mes veines vides — acceptée par amour pour une âme qu'il fallait persuader par l'amour pour l'amener à la Vérité, cette gorgée m'a demandé un immense effort, car l'essoufflement m'étranglait la gorge et empêchait toute déglutition, et les coups de fouet m'avaient brisé; elle ne m'a apporté *aucun* soulagement autre que spirituel. Pour mon corps, elle n'a servi à rien. Je pourrais presque parler d'un tourment supplémentaire... Il aurait fallu des fleuves pour désaltérer ma soif! Et je ne pouvais pas boire en raison de l'angoisse de la douleur précordiale. Tu sais ce qu'il en est... Il m'aurait donc fallu des fleuves, mais on ne me les a pas donnés. D'ailleurs, je n'aurais pu les accepter tant je suffoquais. Mais quel réconfort cela aurait été pour mon cœur s'ils m'avaient été offerts! C'est d'amour que je mourais, d'amour non reçu. La pitié est amour. Or

---

[5] **phrase** qui se trouve en 613.8 et qui sera éclaircie de nouveau dans le texte de 627.14. La référence aux Thomas s'explique par la date de cette "dictée", qui est la même que la "vision" sur l'incrédulité de l'apôtre Thomas (chapitre 628).

Israël n'a montré aucune pitié.

Quand vous contemplez — vous, les bons — ou analysez — vous, les sceptiques — cette gorgée, donnez lui son nom exact: pitié, et non pas boisson. C'est ainsi que l'on peut dire, sans pouvoir être taxé de mensonge, que “à partir de la Cène, je n'ai plus eu aucun réconfort”. De toute la foule qui m'entourait, il ne s'est pas trouvé une seule personne pour m'apporter quelque compassion, puisque je n'ai pas voulu prendre le vin drogué. J'ai reçu du vinaigre et des railleries. J'ai connu les trahisons et les coups. Voilà ce que j'ai eu. Rien d'autre.

[...]»